

MOHAMED MAHMOUD TAHA

Deux tentatives de reconstruction

(2^e partie et fin)Par Lahouari Addi^(*)L'audacieuse interprétation
de Mohammed Shahrour

Au début des années 1990 est paru à Damas et au Caire un ouvrage portant sur le Coran qui a connu un succès sans précédent en librairie (plus de 150 000 exemplaires vendus en quelques mois !) : *Al-Kitab wal qur'an. Qira'a mu'asira*, (Le Livre et le Coran. Une lecture contemporaine), Dar al Ahali li nashr, Damas, 1990. Son auteur, Mohammed Shahrour, inconnu jusque-là, propose une nouvelle approche théologique qui remet en cause les commentaires de la tradition classique élaborée il y a plusieurs siècles par Tabari, Ibn Khatir, Suyyuti... reconnus par les *fouqaha* comme des autorités religieuses incontestables. Il critique les oulémas du passé, et surtout ceux de l'époque contemporaine, pour leur ignorance des subtilités de la langue arabe et pour leur indifférence aux progrès enregistrés par la pensée humaine depuis mille ans. Il appelle à une lecture radicale du Coran, affirmant que celui-ci ne s'explique pas (ce qu'ont fait sans succès les spécialistes du *'ilm et-tafsir*) ; il s'interprète (*ta'wil*) avec l'herméneutique à la lumière des connaissances disponibles en philosophie, en linguistique, en sociologie, en histoire, etc. L'interprétation est d'autant nécessaire, affirme-t-il, que la langue arabe, dans laquelle a été révélé le



Mohamed Shahrour.

Dans cette perspective, il esquisse une conception qui remet en cause la validité du corpus religieux qui a fait autorité pendant des siècles. Les mots «islam» et «imane» ne doivent pas être confondus, dit-il, indiquant que ces deux concepts ne sont ni identiques ni équivalents.

Photo : DR

Dans le verset 33 35, Dieu parle «aux mouslimoune et mouslimate et mou'minoune et mou'minate» comme s'il se répétait. En réalité, dit Shahrour, Dieu ne se répète pas, et dans ce verset, Dieu s'adresse à toute l'humanité (mouslimoune) et aux membres de la communauté de Mohammed (mou'minoune). En ne relevant pas cette nuance fondamentale, le tafsir des oulémas est passé à côté de la richesse conceptuelle de la différence entre mouslim et mou'mine.

Coran, est une langue construite sur la structure sémantique des mots et non sur leur précision lexicographique. Ceci constitue une richesse linguistique qui donne à l'arabe sa propension à l'imaginaire, sa force d'abstraction et ses qualités poétiques.

La conclusion que tire l'auteur est que, si on ne maîtrise pas parfaitement la langue du Coran, on ne peut pas comprendre ses subtilités que le *tafsir* classique n'a pas perçues. Shahrour se réfère aux travaux des philologues anciens et des linguistes modernes pour montrer que le sens de plusieurs concepts a été déformé par des générations d'oulémas qui, pendant des siècles, ont répété les mêmes erreurs. Il cite les spécialistes de la langue arabe pour soutenir sa thèse : Ibn Ahmed al Farahidi al Khalil, mort en 791 ; 'Amr ben 'Uthmane Sibawayh, mort en 793 ; Abou Ali al Farissi, mort en 987 ; Abou al Fath 'Uthman al Jinni, mort en 1002 ; Abdou al Qahir Ibn Abderrahman, mort en 1078... Pour appuyer son argumentation, il a recours à une analyse philologique des mots du Coran dont il rappelle le sens lexicographique pour découvrir la signification réelle de la parole divine. Il se focalise sur certains concepts du texte sacré (livre, islam, imane, forqane, nissa...) qu'il analyse pour ébaucher une exégèse nouvelle qui permet, selon lui, une meilleure compréhension du texte sacré.

Dans le verset 33 35, Dieu parle «aux mouslimoune et mouslimate et mou'minoune et mou'minate» comme s'il se répétait. En réalité, dit Shahrour, Dieu ne se répète pas, et dans ce verset, Dieu s'adresse à toute l'humanité (*mouslimoune*) et aux membres de la communauté de Mohammed (*mou'minoune*). En ne relevant pas cette nuance fondamentale, le tafsir des oulémas est passé à côté de la richesse conceptuelle de la différence entre mouslim et mou'mine. Les oulémas n'ont pas compris le mot «islam», le confondant avec le mot «imane», contredisant l'esprit et la lettre du Coran. De là, les mouslimoune sont à distinguer des mou'minoune, c'est-à-dire ceux qui ont adhéré au message du prophète Mohammed, le dernier des envoyés de Dieu.

Le titre de son ouvrage majeur est *Al-Kitab oual Qora'an* (Le Livre et le Coran) où il défend la thèse que ces deux mots sont différents et n'ont pas la même signification, affirmant par ailleurs qu'en arabe, la synonymie n'existe pas. Il discerne dans la parole de Dieu révélée à Mohammed deux aspects. Le premier — le Livre — s'adresse à toute l'humanité et porte sur la transcendance et les questions métaphysiques : la vie et la mort, le début et la fin du monde, l'enfer et le paradis, etc. Les versets qui traitent de ces thèmes sont immuables et atemporels et intéressent tous les êtres humains quelles que soient

leur culture et leur époque historique. Le second aspect de la révélation est le Coran proprement dit qui contient les recommandations morales et rituelles destinées à la communauté de Mohammed qui est simultanément prophète et messenger. Le message historicise la transcendance en la transformant en immanence, traduisant l'abstrait en concret et donnant à l'universel une de ses manifestations particulières et contingentes.

Cette division du texte sacré en deux domaines a pour objectif de séparer les dimensions métaphysique et historique du Coran, soumettant la seconde à la raison dans le respect de deux principes doctrinaux : la révélation ne contredit pas la raison et elle ne contredit pas la réalité.

La distinction islam-imane, correspondant à celle de prophétie-message, est centrale dans la pensée de Shahrour qui insiste sur l'universalité de la transcendance divine à qui les hommes donnent une signification en fonction de la culture de leurs époques et de leurs pays respectifs. Un Suédois, un Congolais, un Mexicain... n'est pas un infidèle, un ennemi d'Allah dès lors qu'il respecte les valeurs morales minimales de l'humanité : ne pas tuer, ne pas voler, interdiction de l'inceste, etc. Sur la base d'une exégèse du verset 33, 35, Shahrour tente de montrer que, d'après le Coran, l'islam est une religion naturelle (*din el fitra*), celle de l'humanité, et que les musulmans sont tous les êtres humains qui se conduisent moralement et qui participent au bien-être et à la richesse de leurs sociétés respectives.

L'islam comme éthique et comme morale a existé, avance-t-il, avant Mohammed, réfutant la théorie de la *jahiliya* qui présente l'époque antérieure à l'avènement du Coran comme étant celle de la barbarie. Les sociétés arabo-musulmanes ont enseigné à leurs membres pendant des siècles que la *jahiliya* est l'ignorance et l'immoralité de nos ancêtres, présupposant par ailleurs que toute personne n'appartenant pas à la communauté de Mohammed demeure dans la *jahiliya*. Ceci les a conduits à s'isoler du reste de l'humanité et à cultiver un sentiment de supériorité qui leur a été fatal et qui explique en partie leur retard culturel par rapport aux pays développés. En s'en prenant à l'ethnocentrisme religieux, Shahrour réhabilite l'égalité entre les hommes quelles que soient leurs religions respectives. Il n'y aurait aucune raison à diaboliser un homme ou une femme sous le prétexte qu'il n'appartient pas à la communauté de



sont les Américains, les Chinois, les Mexicains... lorsqu'ils accroissent le bien-être dans leurs sociétés respectives. Allah n'est pas le Dieu des seuls Arabes ; il est celui de toute l'humanité.

Il va même plus loin, en soulignant que l'illusion de la supériorité morale qu'ont les sociétés arabo-musulmanes cache leur retard éthique par rapport à d'autres peuples, estimant qu'elles sont en-deçà de ce que demande le Coran. Il écrit : «Si nous prenons l'exemple de l'Égypte en regardant ce qui se passe dans ce pays, nous constaterons que l'islam a presque disparu... A l'inverse, dans d'autres pays soi-disant non musulmans, l'islam est partout parce que dans ces pays, la richesse et le bien-être augmentent, dépassant les soi-disant pays musulmans de plusieurs centaines de kilomètres» (p. 69). Sur la base du critère du développement, de la sociabilité, de la civilité dans les espaces publics et des droits civiques, Shahrour conclut que les sociétés arabo-musulmanes ont décroché de la religion naturelle (l'islam) au vu des violations de droits de l'homme, de la corruption, de la saleté dans les rues, du bas niveau de l'enseignement, de l'état des hôpitaux, etc.

Les sociétés arabo-musulmanes, suggère-t-il, sont en attente d'une réforme religieuse avant toute réforme économique ou politique pour moderniser la lecture du Coran afin de fonder la société sur les *mou'amalate* (les rapports sociaux) et non les *'ibadate* (les obligations rituelles).

Cette posture aura des conséquences à l'intérieur des sociétés arabo-musulmanes invitées à ne pas apprécier leurs membres sur les seules obligations rituelles. Si un

Malheureusement, les oulémas des différentes générations ont échoué à faire de l'islam une religion pratique et universelle. Ils ont préféré promouvoir le mimétisme dans le rituel ('ibadate) et une mentalité de transit de ce monde vers l'au-delà, ce qui est une forme de fuite de responsabilités face au devoir de guider les gens pour réaliser leurs aspirations». (p. 68).

Mohammed. Du fait qu'il est créé par Dieu, tout individu a comme capital social sa dignité et est porteur d'une conscience morale. «Tout acte moral réalisé par n'importe qui dans le monde appartient au domaine de l'islam. Ceux qui ont suivi la *rissala* de Mohammed n'ont pas le monopole de la droiture morale. Al imane est venu après l'islam et non l'inverse» (69), écrit Shahrour pour qui les musulmans, ce

individu fait la prière, observe le jeûne du Ramadhan..., il le fait pour lui-même et ne rend aucun service à la société. Par contre, s'il est exigeant sur le lieu du travail par une meilleure productivité, s'il paye ses impôts et milite dans un parti ou un syndicat pour le bien-être de la collectivité, il mérite du respect. Les oulémas dans leurs prêches, suggère Shahrour, doivent insister sur les *mou'amalates* et non les seules *'ibadate*.